

## SISMONDI

### Critique de la loi des débouchés

Jean-Charles Simonde de Sismondi est un auteur fécond, sur lequel on a beaucoup écrit, et ce depuis longtemps<sup>1</sup>. Nous n'aborderons pas ici l'ensemble de son œuvre, et particulièrement sa critique *sociale* qui a fait trop souvent voir dans Sismondi plus un philanthrope qu'un économiste. Nous insisterons au contraire sur un aspect moins étudié de ses théories, répondant en cela à l'observation perspicace de Stendhal qui, en quelques mots, définissait cet esprit genevois « qui comprend mieux les vérités qui touchent à l'économie politique que celles qui touchent à l'analyse du cœur humain »<sup>2</sup>. Nous montrerons, après Henryk Grossman<sup>3</sup>, mais avec l'arsenal d'outils économiques des modernes, que la conception sismondienne du mouvement circulaire du revenu est un maillon fondamental entre le Tableau de Quesnay et les schémas marxien de la reproduction<sup>4</sup>.

Les théories sismondienne elles-mêmes sont pour l'essentiel, rappelons-le, consacrées à l'explication des *crises périodiques de surpro-*

1. On trouvera en annexe une bibliographie succincte de (et sur) Sismondi.

2. Cité par Jean-R. de SALIS, p. 6.

3. GROSSMAN, p. 15 en note.

4. Nous n'étudierons pas ici en détail le problème — fondamental en histoire des idées — de l'influence de Sismondi sur Marx. Elle nous semble, contrairement à Gide et Rist par exemple, indéniable. Hector Denis s'est arrêté sur ce point à la filiation entre la *mieux-value* sismondienne et la plus-value. Mais les similitudes sont multiples et les hommages de Marx à Sismondi trop répétés pour que l'on puisse conclure comme Jean-R. de Salis, le dernier biographe en date de S., que Sismondi et Marx ont puisé au même fonds de « lieux communs appartenant au socialisme naissant, où il est souvent difficile de faire la priorité et la propriété des idées mises en circulation » (p. 248). De tels fonds existent peut-être pour les idées sociales, mais l'*analyse économique* nécessite des constructions trop précises pour courir les avenues et les cafés révolutionnaires. Contentons-nous pour le moment de relever la fréquence des citations de Sismondi dans *Le Capital*, et de rappeler que Marx comptait y revenir plus longuement dans le livre IV; il écrit en effet dans l'*Histoire des doctrines économiques*: « Je n'étudie pas Sismondi dans cet exposé historique, parce que la critique de ses opinions rentre dans une partie que je n'étudierai que plus tard: la concurrence et le crédit » (t. VI, p. 81). Rangeons-nous pour le moment à l'opinion prudente d'Aftalion qui concluait sa thèse en pensant qu'« aux ouvrages où Rodbertus et Marx ont pu puiser, il semble qu'on doive ajouter ceux de Sismondi » (p. 259).

*duction générale*, marque de la nouvelle économie fondée sur le machinisme, la concentration capitaliste, la prolétarisation et la paupérisation croissantes des peuples des nations industrielles, la ruine, enfin, des artisanats indigènes des pays coloniaux où les premières recherchent les débouchés qui leur sont nécessaires pour pallier leurs excès de production.

La plupart des auteurs pré-keynesiens n'ont pas su comprendre la pensée de Sismondi, car ils restaient attachés à la loi des débouchés. Le mécanisme de leur raisonnement est assez fascinant car ils répètent, presque cent ans après les critiques décisives de Sismondi sur le caractère par trop commode et artificiel de la démarche ricardienne, la même erreur qui est de supposer au départ ce qu'ils désirent prouver en conclusion. A la suite d'une discussion avec Ricardo venu à Genève lui rendre visite, Sismondi écrit un article où il pose fort nettement les données de son opposition aux théoriciens des débouchés, qui sont le plus grand nombre des économistes, comme il le reconnaît, et qu'il baptisera l'« orthodoxie ». Il conclut « Sur la balance des consommations avec les productions » (1824) par ces mots célèbres :

« Nous arrivons donc, comme M. Ricardo, à trouver qu'à la fin de la circulation, si elle n'est nulle part arrêtée, la production aura créé une consommation ; mais c'est en faisant abstraction du temps et de l'espace, comme le feraient les métaphysiciens allemands ; c'est en faisant abstraction de tous les obstacles qui peuvent arrêter cette circulation. <sup>5</sup> »

Et, pourtant, qu'écrit Hyp. Lampérière, dont s'inspireront Gide et Rist dans leur critique de Sismondi, lorsqu'il croit triompher de ce dernier et démontrer la « pénétrante observation et la belle hardiesse » (!) de l'explication des crises par J.-B. Say ? Il suppose platement le problème résolu, et les frottements (Sismondi disait les froissements) inexistants :

« Théoriquement et abstraction faite des erreurs de direction ou de grandeur possibles de la part des entrepreneurs, l'organisation des sociétés capitalistes n'implique nullement la nécessité des crises de surproduction parce que la sous-consommation ouvrière est compensée par la sur-consommation capitaliste et que celle-ci est indéniable, malgré les affirmations de Malthus et de Sismondi, en vertu de cet axiome économique incontesté que les besoins sont illimités en nombre. Si le capitaliste épargne au lieu de

5. SISMONDI, *Nouveaux principes*, II, p. 424.

consommer alors qu'il n'a pas épuisé la gamme de ses désirs, c'est parce que les capitaux épargnés et employés reproductivement lui donnent un profit, et cette existence indéniable du profit constitue une négation des surproductions chroniques auxquelles aboutit Sismondi. 6 »

Les théoriciens des débouchés voulaient ignorer les imperfections du marché sur lesquelles Sismondi a de très beaux développements ; il critique notamment l'hypothèse de libre circulation des hommes et des capitaux se portant sans délai vers l'industrie la plus rentable ; il n'observe rien de tel dans la réalité : l'espace sismondien n'est guère fluide. Malgré la différence des taux de profits dans l'agriculture et l'industrie, il reste des entrepreneurs dans la première. A l'intérieur même de l'industrie, il est aussi malaisé à du capital fixe de se déplacer d'activité qu'à un tisserand de devenir métallurgiste. Le temps sismondien, également, n'est pas vide ; les mouvements durent chez Sismondi, alors que les théoriciens des débouchés et leurs émules du xx<sup>e</sup> siècle raisonnent en statique. Mais il a fallu attendre l'apparition d'une dynamique digne de ce nom pour que Sismondi trouve l'hommage dû à sa qualité de théoricien : ni Hector Denis qui, pourtant, a bien su analyser et « sympathiser » avec la pensée de Sismondi, ni Grossman, qui annonce une interprétation nouvelle des écrits du genevois, n'étaient armés pour comprendre Sismondi pleinement. Schumpeter, le premier, pouvait saisir tout le caractère moderne de la tentative sismondienne. Il l'écrit : « Le trait distinctif de l'analyse de Sismondi est un modèle dynamique explicite au sens moderne de l'expression. 7 »

C'est cet aspect moderne que nous étudierons dans notre note. Il ne s'agira pas ici du Sismondi tel que le dépeint le *Manifeste communiste*, à la tête du socialisme petit-bourgeois (les auteurs postérieurs préféreront classer notre auteur parmi les socialistes de la chaire), mais de ce qui reste vivant dans la pensée *théorique* de l'éminent genevois : *Sismondi redivivus*. Nous examinerons d'abord sa conception du revenu, souvent vilipendée, qui est de voir dans ce dernier ce que l'on peut détruire sans devenir plus pauvre 8, puis sa théorie de la croissance 9.

6. LAMPÉRIÈRE, p. 58.

7. SCHUMPETER, p. 496.

8. SISMONDI, *Nouveaux principes*, I, p. 82.

9. M. BERNARD, qui s'intéresse essentiellement aux projets sociaux des auteurs qu'il étudie, écrit que S. « le premier développe l'idée d'une croissance harmonisée » (p. 129), entendant par là la conception de M. F. Perroux d'une *action*

## I

**LE MOUVEMENT CIRCULAIRE DU REVENU**

Le concept de revenu est au centre de l'analyse sismondienne. Il convient de le distinguer de celui, voisin, de richesse, que Sismondi utilise après les économistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement Adam Smith (dont il écrit dans les *Nouveaux principes* que sa doctrine « est la nôtre »<sup>10</sup>). Nous pourrions décrire ensuite le mouvement de circulation de la richesse.

**A) Richesse, valeur, revenu et capital**

Est richesse pour Sismondi tout bien économique, c'est-à-dire tout bien ayant une valeur et qui est à la disposition de la société. La richesse est un stock, ainsi qu'il ressort clairement de Sismondi : « Entre le moment de la création, par son travail, et celui de la consommation, par sa jouissance, la chose destinée à son usage peut avoir une existence plus ou moins prolongée. C'est cette chose, c'est ce fruit, accumulé et non encore consommé, qu'on appelle la richesse »<sup>11</sup>. Sismondi dit encore : « L'histoire de toute richesse est toujours enfermée entre ces mêmes bornes : le travail qui crée, l'économie qui accumule, la consommation qui détruit »<sup>12</sup>. La valeur est pour Sismondi, comme pour la plupart des pré-marginalistes, une combinaison d'utilité et de travail. L'utilité est le fondement de la valeur pour l'individu isolé : « La chose qui n'est point utile à l'homme, qui ne satisfait point ses désirs, qui ne peut point être employée à son usage médiat ou immédiat n'est de même point une richesse par quelque travail qu'elle ait été produite »<sup>13</sup>. Mais l'utilité, essentiellement individuelle, ne peut permettre d'apprécier la valeur pour l'ensemble de la société, dans une économie fondée sur la division sociale du travail, où chacun travaille pour tous. D'individuelle, la

concertée de l'Etat et des producteurs pour harmoniser ce qu'a de chaotique le progrès capitaliste. Je ne m'attacherai pas ici à la politique, mais à la théorie, c'est-à-dire à la croissance équilibrée telle que l'entendent les Anglo-Saxons.

10. I, p. 50.

11. *Ibid.*, I, p. 58.

12. *Ibid.*, I, p. 62.

13. *Ibid.*, I, p. 62.

valeur est devenue sociale, et donc, pour chaque individu, *abstraite* <sup>14</sup>. Il suit que si c'est l'utilité qui fonde la valeur, c'est le travail qui, dans la grande majorité des cas dans notre société solidaire et interdépendante, permet à cette valeur de voir le jour. On comprend l'importance attachée par Marx à cet aspect de la pensée sismondienne lorsqu'on lit sous la plume de l'éminent genevois des textes que Marx aurait pu signer, tant s'y trouve une appréciation historique et sociologique de la valeur :

« C'est là sans doute la vraie appréciation de la richesse, l'utilité et la jouissance. Mais dès l'instant où les hommes ont renoncé à suppléer chacun par lui-même à leurs propres besoins et où ils ont fait dépendre leurs subsistances des échanges qu'ils pouvaient faire, ou du commerce, ils ont été obligés de s'attacher à une autre appréciation, à celle de la valeur échangeable, à la valeur résultant non plus de l'utilité, mais du rapport entre le besoin de toute la société et la quantité de travail qui a suffi pour satisfaire ce besoin ... C'est le travail, c'est l'effort nécessaire pour se procurer les deux choses échangées l'une contre l'autre qui a été seul considéré ... L'un et l'autre contractant a bien, il est vrai, la notion que la chose est utile, qu'elle est désirée, mais la fixation du prix ne conserve aucun rapport avec l'utilité. <sup>15</sup> »

Sismondi tire une conséquence fondamentale de l'abstraction de la valeur dans les économies modernes : le risque de surproduction, puisque l'homme « ne peut plus suivre des yeux son travail jusqu'au moment où les fruits sont consommés, ne peut plus juger du besoin auquel il doit pourvoir, ou du moment où il doit se reposer ; il travaille sans relâche pour remplir les greniers communs, laissant à la société le soin de trouver l'emploi de la chose qu'il a faite » <sup>16</sup>.

Ces richesses, ces biens économiques qui ont de la valeur sont soit un legs des périodes antérieures, auquel cas elles constituent du capital, soit le fruit de ce capital dans la période, c'est-à-dire le résultat de l'accumulation d'un *flux*. Le revenu est cette partie des richesses que l'on peut dépenser sans toucher au capital qui aide à le reproduire.

14. Dans notre société, la valeur s'est détachée de l'objet consommé et « semble une quantité métaphysique que l'un dépense et l'autre échange, qui périt dans l'un avec l'objet lui-même, qui se renouvelle dans l'autre et durant autant que la circulation », *Ibid.*, I, p. 84.

15. *Etudes sur l'économie politique*, II, p. 379.

16. *Nouveaux principes*, I, p. 68.

Mais la théorie sismondienne du capital est, nous l'avons dit, encore confuse ; non que notre auteur ignore les capitaux fixes, mais il hésite sur leur nature car, après Smith, il raisonne en fait comme si le capital, constitué par la portion épargnée sur le revenu de la période, et des périodes antérieures, était consommé par les travailleurs qu'il sert à mettre au travail. Ainsi s'éclairent les passages de Sismondi, où il tente de distinguer capital et revenu : tous les économistes modernes, écrit-il, savent que « dans une fortune privée, la partie la plus essentielle à considérer, c'est le revenu ; que, sur le revenu, doit se régler la consommation ou la dépense, sous peine de détruire le capital. Cependant, comme dans la fortune publique, le capital de l'un devient le revenu de l'autre, ils ont été embarrassés à décider ce qui était capital, ce qui était revenu » 17.

Malheureusement Sismondi lui-même écrit souvent richesse et riche pour capital et capitaliste ; mais il faut voir là plus une inconscience de plume qu'une incohérence de pensée :

« Dans l'ordre social, la richesse a acquis la propriété de se reproduire par le travail d'autrui sans que son propriétaire y concoure. La richesse comme le travail, et par le travail, donne un fruit annuel qui peut être détruit chaque année, sans que la riche devienne plus pauvre. Ce fruit est le revenu qui naît du capital ; la distinction entre l'un et l'autre devient la base de la prospérité sociale. La production est arrêtée dès qu'elle ne trouve plus à s'échanger contre le revenu. Si tout à coup, toute la classe riche prenait la résolution de vivre de son travail comme la plus pauvre, et d'ajouter tout son revenu à son capital, les ouvriers qui comptaient sur l'échange de ce revenu pour vivre seraient réduits au désespoir et mourraient de faim ; si, au contraire, la classe riche ne se contentait pas de vivre de son revenu, mais dépensait encore son capital, elle se trouverait bientôt sans revenu, et ce même échange, si nécessaire à la classe pauvre, cesserait aussi. 18 »

Il reste que, pour Sismondi, toute richesse est le produit du travail. « Le revenu étant une partie de la richesse, doit provenir de cette origine commune. » Mais les économistes distinguent « trois sortes de revenus, sous les noms de rente, profit et salaire, comme provenant de trois sources différentes, la terre, le capital accumulé et le tra-

17. *Nouveaux principes*, I, p. XIII.

18. *Ibid.*, I, p. 82.

vail. Avec plus d'attention, on reconnaît que ces trois divisions du revenu sont trois manières différentes de participer aux fruits du travail de l'homme. 19 »

Ils sont le résultat de luttes entre riches pour s'approprier la différence entre le coût de reconstitution de la force du travailleur et le produit du travail, la *mieux-value* : « En raison des progrès de l'industrie et de ceux de la science, qui ont soumis à l'homme toutes les forces de la nature, chaque ouvrier peut produire chaque jour plus et beaucoup plus qu'il n'a besoin de consommer. 20 » Dans la société moderne, née de la révolution industrielle, le riche, en compensation des moyens de production de plus en plus puissants qu'il met à la disposition du pauvre, prélève une part de plus en plus importante des fruits du travail, du flux de revenu. « Quoique l'ouvrier, par son travail journalier, ait produit beaucoup plus que sa dépense journalière, il est rare qu'après avoir partagé avec le propriétaire de terre et le capitaliste, il lui reste grand-chose au-delà du strict nécessaire. Ce qui lui reste cependant forme son revenu sous le nom de salaire : il peut le consommer sans reproduction. 21 »

Réduit au strict minimum, le travailleur ne peut donc épargner sur son revenu ; il essaie cependant de lutter « pour conserver une part un peu plus considérable dans le travail qu'il a accompli », alors que le capitaliste s'efforce de ne laisser à l'ouvrier que justement ce qu'il faut pour maintenir sa vie, et se réserve à lui-même tout ce que l'ouvrier a produit par delà la valeur de cette vie 22.

Nous avons ainsi tous les éléments, richesse, revenu, épargne et capital pour analyser le mouvement de la richesse, mouvement fort abstrait au demeurant et qui « demande une grande force d'attention pour le bien saisir ». Cette abstraction est liée, on le sait, au caractère même de notre société, où la valeur s'est détachée des denrées et est devenue une « quantité métaphysique et insubstantielle » qui revêt des formes différentes dans le mouvement de la richesse 23.

19. *Ibid.*, I, p. 84.

20. *Nouveaux principes*, I, p. 84.

21. *Ibid.*, I, p. 84.

22. *Ibid.*, I, p. 101.

23. *Ibid.*, I, p. 89.

## B) Le mouvement de circulation de la richesse

Le travailleur étant réduit presque toujours au niveau de subsistances, il ne peut épargner sur son salaire, donc ajouter au capital et permettre la reproduction de la richesse. Seul le riche peut épargner, et investir productivement. En possession de la mieux-value, il en opère le partage : « Tout ce qu'il nomme revenu, il le garde pour le consommer lui-même ; tout ce qu'il nomme capital, il le cède au pauvre pour que celui-ci en fasse son revenu. <sup>24</sup> » Sismondi souligne ainsi le caractère relatif des concepts de revenu et d'épargne, mais sa remarque n'est vraiment valable que si l'on suppose une économie sans capital fixe, du type de celle qu'il envisage une économie purement agricole, où le produit, les blés, servent à la fois de subsistance pour les travailleurs et de semence pour les récoltes à venir. Cette économie est la seule, à la vérité, où la valeur ne prend pas un aspect abstrait et métaphysique, puisque « le travail de l'agriculture est le seul ... qui puisse être apprécié sans aucun échange ». Là, l'homme « peut comparer sans aucun intermédiaire la quantité produite par son travail avec la quantité consommée pendant son travail » <sup>25</sup>.

Mais nous sommes dans une économie où règne la valeur sociale, et avec elle, l'ignorance exacte de ce que sera la demande à venir. Le riche, en faisant le partage entre consommation et épargne, « doit avoir une autre considération dans les yeux, celle de ne jamais encourager un travail qui n'est pas demandé » <sup>26</sup>. En effet, le progrès technique, condition et conséquence de la société nouvelle, accroît la production, et les progrès de celle-ci dans tous les domaines ont fait baisser les prix des denrées, et notamment des subsistances. La concurrence entre les travailleurs, appelés à la vie lors des courtes périodes de prospérité, et qui les réduit au niveau de subsistances, permet que leurs salaires diminuent avec la valeur des subsistances. Mais la production est poussée dans toutes les branches, car chacun n'observe que son intérêt particulier qui lui paraît être de produire toujours davantage aux coûts les plus bas, donc en versant les salaires les plus faibles. La demande des travailleurs étant limitée par

24. *Nouveaux principes*, I, p. 108.

25. *Ibid.*, I, p. 306 ; cf. M. LUTFALLA, « Les blés, étalon invariable des valeurs ? », *Revue économique* 2, 1966.

26. *Ibid.*, I, p. 108.



cette baisse des salaires (baisse en valeur qui traduit un maintien de leur consommation de subsistances en nature), le marché est encombré des subsistances et des produits de luxe que les travailleurs et les capitalistes n'ont pas consommé. Il faudrait pour que l'équilibre se réalise que la consommation des capitalistes, qui se sont appropriés la *mieux-value*<sup>27</sup>, réussisse, comme le voulait Lampérière, à absorber le produit excédentaire. Mais la consommation des objets de première nécessité est limitée<sup>28</sup>. Les théoriciens des débouchés supposaient alors que la différence entre la consommation nationale et la production nationale est toujours investie. Mais, répond Sismondi, si le marché est engorgé, il est évident que les capitalistes n'investiront pas. En conservant des épargnes stériles, ils n'aideront guère à résorber l'excès des produits ; le marasme commercial en sera accru.

Le raisonnement de Sismondi échappait complètement aux théoriciens des débouchés, et à Lampérière, Gide et Rist, qui ne pouvaient comprendre comment un capitaliste pouvait avoir des épargnes, donc du profit en période de marasme. C'est que Say et ses disciples menaient leur analyse en statique, alors que la conception sismondienne est dynamique au sens moderne, bien supérieure à celle de Malthus ou du « disciple » de ce dernier, Keynes : les profits et les épargnes nées de ces profits étaient des legs de la période antérieure qui avait pu être faste. Sur la foi des profits passés, le riche investit. S'il se trompe — et cela arrive normalement en économie capitaliste — « le produit du travail qu'il aura ordonné sans juste motif, ou ne se vendra pas ou se vendra mal ; alors les profits qu'il en attendait l'année suivante ou seront diminués ou se changeront en perte »<sup>29</sup>.

Sismondi, on le voit, mène explicitement une analyse dynamique de la transformation du revenu en capital et du capital en revenu qui fournit bien, comme le notait Henryk Grossman contre Rosa Luxemburg, « historiquement et logiquement, un anneau intermédiaire » entre Quesnay et Marx. Écoutons encore Sismondi :

« La richesse nationale dans sa progression, suit un mouvement circulaire ; chaque effet devient cause à son tour, chaque pas est

27. Notons que Sismondi ne condamne pas vraiment l'appropriation de la plus-value par les capitalistes ; elle récompense le travail primitif du capitaliste ou de ses ancêtres.

28. *Nouveaux principes*, I, p. 74.

29. *Ibid.*, I, p. 108.

réglé sur celui qui le précède et détermine celui qui le suit et le dernier ramène le premier dans le même ordre. <sup>30</sup> »

Telle est bien la transformation du revenu :

« L'épargne faite l'année passée se partagera l'année prochaine, une portion comme revenu augmentera les jouissances du riche, une portion comme salaire augmentera les jouissances du pauvre ... C'est le revenu de l'année passée qui doit payer la production de cette année ... L'erreur de ceux qui excitent à une production illimitée vient de ce qu'ils ont confondu ce revenu passé avec le revenu futur ... On n'augmente les richesses qu'en augmentant le travail demandé, le travail qui sera payé à son prix ; et ce prix, fixé d'avance, est le revenu préexistant. On ne fait jamais, après tout, qu'échanger la totalité de la production de l'année contre la totalité de la production de l'année précédente. <sup>31</sup> »

Sismondi raisonne à la manière des modernes, présentant une analyse dynamique, c'est-à-dire une analyse tenant compte des relations entre variables fondamentales à diverses périodes du temps. Son analyse dynamique porte aussi bien sur un état stationnaire (c'est-à-dire un régime permanent, modèle d'une économie où la population et les ressources ont cessé de croître et se maintiennent, à travers des fluctuations saisonnières au même niveau de longue période) que sur une économie en croissance :

« Le revenu national doit régler la dépense nationale, celle-ci doit absorber, dans le fonds de consommation, la totalité de la production ; la consommation absolue détermine une reproduction égale ou supérieure et de la reproduction naît le revenu. <sup>32</sup> »

Voyons maintenant avec Sismondi comment passer d'un équilibre de régime permanent, où la reproduction est égale en  $t_0$  et  $t_1$  (Marx dira de reproduction simple), à une situation de croissance, où la reproduction est supérieure en  $t_1$  (reproduction élargie de Marx), comment selon les propres termes de Sismondi, « le cercle peut s'étendre et devenir une spirale » <sup>33</sup>.

30. *Nouveaux principes*, I, p. 113. La liaison est très nette avec le *Tableau physiocratique*. Mirabeau, après sa conversion à la *Secte*, écrit une « Réponse à l'essai sur les ponts et chaussées, la voirie et les corvées », qu'il publie en annexe d'une nouvelle édition de *l'Ami des hommes* (Avignon, 1760), et où il qualifie le mouvement dépeint par le *Tableau* de « révolution circulaire », t. II, p. 88.

31. *Ibid.*, I, p. 119.

32. *Ibid.*, I, p. 113.

33. *Ibid.*, I, p. 119.

## II

## LA CONCEPTION SISMONDIENNE DE LA CROISSANCE EQUILIBREE

La théorie sismondienne de l'équilibre, en régime permanent comme en croissance, se fonde sur une série de proportions à observer entre les principales variables du système : d'abord entre population et subsistances, puis entre production et revenu. Nous examinerons pour terminer quelle contribution les débouchés extérieurs peuvent apporter à l'établissement de l'équilibre.

### A) Population et subsistances : Sismondi critique de Malthus

Sismondi discute le caractère abstrait de la pensée de Malthus<sup>34</sup>. Au-delà de l'*Essai sur le principe de population*, qui conclut à la menace de l'état stationnaire où s'enliseront, dans la pauvreté, les sociétés humaines, Sismondi renoue avec la tradition smithienne d'un arrêt de la croissance des richesses et de la population provoqué par des institutions sociales qui ne seraient plus adaptées à l'état des forces de production : « Toute nation arrive bien vite à contenir toute la population qu'elle peut nourrir, sans changer ses institutions sociales ; elle arrive bien vite à se composer d'autant d'individus qu'elle en peut maintenir avec son revenu, limité et distribué comme il est.<sup>35</sup> »

En fait, ce n'est point la quantité de subsistances que la terre peut produire qui sert de limite à la population, mais bien le niveau

34. Sismondi critique Malthus de comparer un mouvement virtuel (la croissance géométrique de la population) à un mouvement réel (la croissance algébrique des subsistances), lorsqu'il met « en opposition l'accroissement possible de la population humaine, abstraitement parlant et sans avoir égard aux circonstances, avec l'accroissement positif des animaux et des végétaux, dans un lieu confiné et avec des circonstances toujours plus défavorables », *Nouveaux principes*, II, p. 271.

35. *Ibid.*, II, p. 254. En écho à ce que Smith disait par exemple de la Chine : « La Chine paraît avoir été très longtemps stationnaire, et il y a probablement longtemps qu'elle est arrivée au comble de la mesure de richesse qui est compatible avec la nature de ses lois et de ses institutions ; mais cette mesure peut être fort inférieure à celle dont la nature de son sol, de son climat et de sa situation serait susceptible avec d'autres lois et d'autres institutions », *Richesse des Nations*, trad. Garnier, Paris, Guillaumin, 1843, t. I, p. 127. L'idée marxiste d'inadaptation entre infra et superstructure est, on le voit, fort ancienne.

de civilisation et le mode de répartition. Sismondi présente une histoire économique de la population mondiale concluant avec la société industrielle moderne polarisée en riches et pauvres, en capitalistes et prolétaires où le revenu des premiers obtenu par la confiscation de la mieux-value produite par les seconds est la source essentielle de reproduction des avances productives, donc du revenu des travailleurs. Ce paradoxe, qui frappait déjà les économistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dont l'évidence est devenue plus brutale avec les effets de la révolution industrielle, doit suffire à persuader que les institutions sont vicieuses. Dans notre société, c'est de la décision du riche d'épargner ou de consommer que dépend en fin de compte le mouvement de toute la population. Un tel état de chose est peu propice à engendrer, note Sismondi, un sentiment de responsabilité chez les prolétaires. En tout cas, il exclut l'avènement proche et même lointain de l'état stationnaire :

« Jamais la population n'a atteint la limite des subsistances possibles et jamais probablement elle l'atteindra. Longtemps avant que la population soit arrêtée par l'impossibilité où serait le pays de produire plus de subsistances, elle l'est par l'impossibilité où se trouve cette population d'acheter de toute subsistance ou de travailler à la faire naître. <sup>36</sup> »

Sismondi ramène donc le problème démographique à un problème économique, puisque la croissance de la population n'a pas pour lui un caractère malthusien :

« La population se mesure toujours, en dernière analyse, sur la demande de travail. Toutes les fois que le travail sera demandé, et qu'un salaire suffisant lui sera offert, l'ouvrier naîtra pour le gagner. La population avec sa force expansive, occupera toujours la place qui se trouvera vacante. La subsistance naîtra aussi pour l'ouvrier ou, au besoin, elle sera importée. La même demande qui appellera l'homme à l'existence, récompensera encore le travail agricole, qui fait vivre cet homme ... Ainsi le bonheur national tient à la demande de travail, mais à une demande régulière et perpétuelle. <sup>37</sup> »

Nous en arrivons ainsi à la proportion fondamentale entre la production et la demande, c'est-à-dire le revenu.

36. *Nouveaux principes*, II, p. 268.

37. *Ibid.*, II, p. 286.

## B) Production et revenu

Sismondi pose les conditions d'une croissance *régulière*, obéissant à certaines proportions. L'idée est ancienne, puisqu'on la trouve déjà chez Boisguillebert qui écrivait en 1707 dans le *Factum de la France* que « ce sont les proportions qui font toute la richesse parce que c'est par leur seul moyen que les échanges et par conséquent le commerce, se peut faire ». Le *Tableau économique* est fondé lui aussi sur des proportions : Mirabeau montrera comment des déprédations privées qui en empêchent le respect entraînent la ruine du Royaume. Après Sismondi, Marx dégagera une série de proportions dans ses schémas de la reproduction : pour que l'équilibre existe, dans le schéma général, il faut, on le sait, qu'il y ait égalité entre la production de moyens de production et la demande de moyens de production ou entre la production et la consommation de biens de consommation ou enfin entre la demande du secteur I au secteur II et celle de II à I. Un rapport est privilégié par Marx dans *Le Capital*, qui permet au système un taux annuel régulier de croissance<sup>38</sup>.

Sismondi, quant à lui, attache une telle importance à cette notion de proportions qu'il y insiste dès l'avertissement de la seconde édition des *Nouveaux principes* :

« ... que le revenu croisse avec le capital, que la population ne dépasse point le revenu qui doit la faire vivre, que la consommation croisse avec la population, et que la reproduction se proportionne également, et au capital qui la produit, et à la population qui la consomme ... Chacun de ces rapports peut être troublé indépendamment des autres ... que le revenu souvent ne croît point en proportion du capital, que la population peut s'accroître sans que le revenu soit augmenté, qu'une population plus nombreuse mais plus misérable peut demander une moindre consommation ; que la reproduction enfin peut se proportionner aux capitaux qui l'activent, et non à la population qui la demande ; mais chaque fois que l'un ou l'autre de ces rapports est troublé, il y a souffrance pour la société. »

38. On aura reconnu là le rapport de production du secteur I des biens de production et du secteur II des biens de consommation. Pour une composition organique du capital  $n = c/v = 5$ , un taux de plus-value  $t = pl/v = 1$  et une accumulation égale à la moitié de la plus-value, le taux annuel de croissance de l'économie sera de 13/12 si le rapport entre les capitaux fixes de I et ceux de II est de 65/19. Cf. L. SARTRE, *Esquisse d'une théorie marxiste des crises périodiques*, Paris, Rivière, 1937.

« C'est sur cette proportion que sont fondés mes *Nouveaux principes* ; c'est par l'importance que je lui attribue que je diffère essentiellement des philosophes qui ont de nos jours professé d'une manière si brillante les sciences économiques de MM. Say, Ricardo, Malthus et MacCulloch. <sup>39</sup> »

Concrètement, Sismondi s'interroge : la croissance implique que la production d'une année soit supérieure à celle de l'année précédente ; mais le revenu dépensé dans l'année est celui gagné à la période antérieure. Il sera donc normalement inférieur à la production qu'il doit acheter.

Il y a donc un pessimisme fondamental chez Sismondi pour lequel la croissance semble fatalement impliquer la surproduction. Il n'y a véritablement équilibre qu'en régime permanent. Sismondi pense cependant que si les producteurs sont assurés que la production continuera à croître au même taux (et le revenu, mais avec une année de retard), ils continueront à investir :

« La richesse nationale continue à s'accroître, et l'Etat à prospérer, si une consommation prompte et entière détermine toujours une reproduction supérieure, et si les autres parties de la richesse, qui sont en rapports les unes avec les autres, suivent ce mouvement d'un pas égal, et continuent à s'accroître d'une manière graduelle ; mais dès que la proportion entre elles est rompue, l'Etat dépérit. <sup>40</sup> »

Comment dès lors déterminer cette reproduction supérieure. A cet égard, il convient de distinguer selon qu'on suppose ou non qu'il y a progrès technique, et selon le secteur auquel s'adresse la demande nouvelle : agriculture productrice de subsistances ou industrie productrice de biens de luxe. Nous examinerons successivement ces hypothèses.

a) En l'absence de progrès technique, la production ne peut croître que si le capital s'accroît, mettant plus de pauvres au travail, ou si la mieux-value augmente. Ces deux causes ne sont pas mutuellement exclusives, puisque c'est notamment par l'accroissement de la mieux-value, de l'exploitation des travailleurs, que les capitalistes peuvent augmenter leur épargne sans diminuer leur propre consommation. Cet accroissement se fait dans les deux sens, par l'allongement de la

39. *Nouveaux principes*, I, p. X.

40. *Ibid.*, I, p. 113.

durée de travail, par la mise au travail d'enfants de plus en plus jeunes d'une part, par la réduction du salaire au minimum de subsistances incompressible d'autre part.

Mais l'accroissement du nombre de pauvres au travail implique un accroissement corrélatif de la production agricole qui, en absence de progrès technique, peut se révéler difficile : « L'exploitation agricole est la plus lente de toutes »<sup>41</sup> ; c'est son rythme qui fixe celui de l'ensemble de l'économie. Son importance est d'ailleurs grande à l'époque de Sismondi, et elle aura donc un certain effet de freinage sur la croissance globale :

« Les richesses qui proviennent de la terre ... sont les plus nécessaires de toutes, puisque c'est de la terre que doit naître la subsistance de tous les hommes ; elles fournissent la matière à tous les autres travaux, elles emploient enfin à leur exploitation tout au moins la moitié, et habituellement bien plus de la moitié de la nation. »<sup>42</sup>

Mais Sismondi n'est pas un physiocrate :

« Ce qui importe à la nation, ce qui doit fixer toute l'attention de l'économiste, c'est le produit brut, ou le montant de la totalité de la récolte. Par lui, la subsistance de la nation entière est assurée, et l'aisance de toutes les classes est garantie. Le premier ne comprend que le revenu des riches oisifs, le second comprend encore le revenu de tous ceux qui travaillent, et de tous ceux qui font travailler leurs capitaux dans l'industrie agricole. »<sup>43</sup>

Il y a d'ailleurs une limite à l'accroissement de production agricole : la demande de subsistances n'est pas infinie ; les pauvres ne peuvent en consommer que ce que les riches leur en permettent ; quant à ces derniers, leurs besoins en la matière sont rapidement saturés. Une économie divisée en classes, dont l'une possède le capital et l'autre n'a que ses bras, ne pourra fonctionner que si le travail superflu est consacré à des objets de luxe dont la consommation est sans limites<sup>44</sup>.

Avec Malthus, Sismondi montre que le luxe est un moyen de permettre au système de se maintenir. Avant Keynes, Sismondi fait l'apologie des pyramides : « Il fallait un peuple tout entier de maçons

41. *Nouveaux principes*, I, p. 165. Cf. notre art. déjà cité sur « les blés ».

42. *Ibid.*, I, p. 149.

43. *Ibid.*, I, p. 152, « Le premier » renvoie au revenu net.

44. *Ibid.*, I, p. 74.

et de tailleurs de pierre pour consommer ce que les industriels habitants de la vallée du Nil ne cessaient de produire. <sup>45</sup> »

Introduisons le progrès scientifique et technique ; il rend la solution du problème encore plus difficile.

b) Le progrès technique permet de rendre plus productif le capital employé, mais il avilit le prix de la force de travail en abaissant la valeur des subsistances ; il diminue donc en principe le revenu des travailleurs, face à une production accrue en quantité (et en valeur absolue). Dans l'hypothèse la plus optimiste, la mieux-value reste stationnaire ; en fait, elle s'accroît et, avec elle, le risque de surproduction, bientôt réalisé. Production et revenu ne coïncident plus du tout : c'est la crise. La croissance est donc rien moins que régulière et s'accompagne de souffrances.

Mais Sismondi ne condamne pas uniquement le progrès technique :

« On m'a représenté comme étant, en économie politique, ennemi des progrès de la société, partisan d'institutions barbares et oppressives. Non, je ne veux point de ce qui a été, mais je veux quelque chose de mieux que ce qui est ... Ce n'est point contre ... les machines ... les découvertes ... la civilisation que portent mes objections, c'est contre l'organisation moderne de la société, organisation qui en dépouillant l'homme qui travaille de toute autre propriété que celle de ses bras, ne lui donne aucune garantie contre une concurrence, contre une folle enchère dirigée à son préjudice, et dont il doit nécessairement être victime ... Aujourd'hui ce n'est pas la découverte qui est un mal ; c'est le partage injuste que l'homme fait de ses fruits. <sup>46</sup> »

Il distingue d'ailleurs un progrès processif et un progrès récessif :

« Faut-il en conclure que toute découverte dans les arts, qui épargne le travail de l'homme, est toujours fatale à quelque partie de l'humanité ? Non sans doute. La société n'a fait des progrès qu'à l'aide de telles découvertes ... Chaque invention dans les arts qui a multiplié les pouvoirs du travail de l'homme ... est utile, mais elle n'est utilement employée que dans son rapport avec la consommation ... Tout travail déterminé par une augmentation de la demande est utile à la société, mais le travail qui n'a pour but que de rendre vain le travail d'autrui, est le plus souvent dangereux et cruel. <sup>47</sup> »

45. *Ibid.*, II, p. 443.

46. *Ibid.*, II, p. 433.

47. *Ibid.*, I, p. 348.



La production, les économistes orthodoxes l'oublient trop souvent, doit avoir pour but la jouissance de l'ensemble de la nation ; ils raisonnent en fait comme si la production était un bien en soi. Elle doit se proportionner à la demande, c'est-à-dire au revenu. Mais à quelle demande ? Celle de la nation ou celle du monde tout entier ? En effet, la surproduction anglaise a conduit à l'envahissement du reste du monde par les marchandises anglaises. Faute de trouver un débouché suffisant dans leur île, les Britanniques ont fait du monde entier leur débouché. La société moderne, née de la révolution industrielle, a renforcé la tendance au colonialisme ; elle l'a rendu pratiquement nécessaire.

### C) Le rôle des débouchés dans la croissance

Marx, Rosa Luxemburg et les théoriciens modernes des débouchés<sup>48</sup> peuvent se réclamer de Sismondi. Le premier écrivait en effet dans *Le Capital* : « L'extension du commerce extérieur qui était la base du mode de production capitaliste à ses débuts, en est devenue le résultat, à mesure que progressait la production capitaliste, en raison de la nécessité inhérente à ce mode de production de disposer d'un marché toujours plus étendu.<sup>49</sup> » Sismondi développait longuement dans les *Nouveaux principes* un tel point de vue. Il montre, au chap. 9 du livre IV, « Des monopoles établis par le gouvernement », comment les colonies sont les débouchés des vieux pays. Il revient sur ce problème dans son livre sur la population lorsqu'il disserte au chap. 7, « De la population rendue superflue par l'invention des machines », et montre comment le commerce international, en poussant à la concurrence, ne permet pas à un pays de n'accepter que le progrès processif, qui accroît la demande de travail. Il faut, au contraire, pour lutter contre la concurrence étrangère sur les marchés étrangers, abaisser sans cesse le coût de production au détriment des travailleurs nationaux, et des artisanats indigènes :

« Chaque perfectionnement qu'on a apporté aux procédés de l'industrie a tué, à de grandes distances, d'anciens producteurs qu'on ne voyait pas, et qui sont morts ignorés.<sup>50</sup> »

48. En France, par exemple, H. DENIS, « Le rôle des débouchés préalables dans la croissance de l'Europe occidentale et des États-Unis », *Cahiers de l'I.S.E.A.*, 1961, série P. Pour une histoire des idées, la thèse complémentaire de sciences économiques de M. J. VALIER, Paris, 1966.

49. Cité par M. DENIS.

50. *Nouveaux principes*, I, p. 345.

Mais Sismondi, c'est là un de ses mérites, n'extrapole pas et ne prévoit pas pour demain la crise générale de la société moderne. C'est peut-être pour cela qu'il ne propose guère de remèdes aux maux actuels. L'important est que les mouvements du système dont il vient de démonter les mécanismes, restent ordonnés :

« Ainsi, dans l'économie politique, tout s'enchaîne, et l'on tourne constamment dans un cercle, parce que l'effet devient cause à son tour. Cependant tout y est progressif, pourvu que chaque mouvement y soit proportionné avec les autres ; mais tout s'arrête, tout rétrograde dès qu'un seul des mouvements qui devaient se combiner est désordonné. <sup>51</sup> »

L'analyse sismondienne est une analyse *fine*, qui ne se borne pas à une macro-économie. Ricardo, dans un souci d'abstraction par trop poussé, ne voyait que deux secteurs d'activité, l'agriculture et l'industrie, après Say, et sans considérer que la nature de l'économie avait changé, que l'origine de la crise s'était déplacée de la sous-production agricole à la surproduction industrielle. Sismondi montre que l'échange entre la ville et la campagne n'est pas le seul :

« L'égalité supposée de cet échange ne simplifie pas seulement l'expression du grand mouvement industriel d'un pays ; elle la dénature. Chaque produit particulier doit être proportionné aux désirs, aux besoins, et aux moyens de payer d'une certaine classe d'acheteurs. Mais ces désirs et ces besoins varient sans cesse ; ces acheteurs, loin d'être en vue des producteurs, sont répandus sur toute la surface de la terre. <sup>52</sup> »

Ainsi l'analyse sismondienne se situe-t-elle à plusieurs niveaux : au niveau global, il montre comment le machinisme qui a permis la production à grande échelle et accentué la concentration des richesses a conduit à un risque permanent de surproduction ; au niveau sectoriel, il montre comment le marché du travail et celui des capitaux n'ont pas la fluidité dépeinte par les classiques, alors que les besoins et les désirs des consommateurs, essentiellement des riches qui disposent d'un revenu justement appelé depuis « discrétionnaire » sont variables. Dans l'univers sismondien, des producteurs aveugles et optimistes inondent le marché de produits toujours meilleur marché, mais qui restent souvent invendus, à la cause de la pauvreté de la majorité de la population et des variations imprévues de la demande.

51. *Ibid.*, II, p. 287.

52. *Ibid.*, II, p. 403.

Le temps, qui joue un rôle fondamental dans la théorie sismondienne, accroît la difficulté des adaptations et la longueur des transitions. La mécanique économique se déplace avec difficulté, et lourdeur : elle écrase les faibles sur son passage.

Mais, faute d'une conception précise des modifications à apporter à l'ordre social, le monde sismondien reste, dans une large mesure, un monde absurde. L'intervention de l'Etat pour faire respecter les proportions, en régularisant la mise en application des inventions, contient peut-être le germe de la planification moderne, mais Sismondi n'est guère précis et son idée s'apparente sur ce point aux lieux communs du socialisme de son temps.

Faut-il voir dans cette *absurdité* — si moderne — le reflet de la position sociale de Sismondi qui serait un déraciné. Comme l'écrit M. Bernard, « soucieux de se tenir au-dessus des classes, il se condamne à l'isolement, ce qui est supportable, mais plus encore à l'impuissance »<sup>53</sup>. La force de Marx serait d'avoir, en utilisant les outils d'analyse forgés par Sismondi, choisi de défendre la classe des prolétaires. Mais, en tant qu'économiste, il nous suffit que Sismondi ait élaboré un schéma théorique dynamique particulièrement en avance sur son temps. Combiné à l'historicité de son mode de pensée, ils font de Sismondi un auteur vivant, si éloigné des néolithiques chasseurs de daims de son adversaire Ricardo.

MICHEL LUTFALLA

## BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE DE SISMONDI

### I. BIO-BIBLIOGRAPHIE

A) La biographie fondamentale est celle de Jean-R. de SALIS, *Sismondi, 1773-1842, La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe*, Paris, H. Champion, 1932. (Thèse. Lettres.)

B) On trouvera des bibliographies détaillées dans la thèse complémentaire de lettres de Jean-R. de SALIS, *Sismondi, Lettres et documents inédits suivis d'une Liste des sources et d'une bibliographie*, Paris, H. Champion, 1932, et dans l'indispensable manuel de W. BRAEUER, *Handbuch zur Geschichte der Volkswirtschaftslehre*, Frankfurt/Main, V. Klostermann, 1952.

53. M. BERNARD, *op. cit.*, pp. 122 et 129.

## II. EDITIONS DE SISMONDI UTILISEES

*Nouveaux principes d'économie politique ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, 2 vol., 2 éd., Paris, Delaunay, 1827.

*Etudes sur les sciences sociales*, 3 vol. dont les deux derniers forment les *Etudes sur l'économie politique*, Paris, Treuttel et Würtz, 1836-1838.

## III. QUELQUES OUVRAGES ET ARTICLES TRAITANT LONGUEMENT DE SISMONDI

- A. AFTALION, *L'œuvre économique de Simonde de Sismondi*. (Thèse. Droit. Paris. 1899.)
- A. BELLIERI, *Dal naturalismo al neo-volontarismo, La dottrina economica di J.C.L. Sismondo de' Sismondi*, Milan, Giuffrè, 1940.
- M. BERNARD, *Introduction à une sociologie des doctrines économiques, Des physiocrates à Stuart Mill*, Paris, Mouton, 1963.
- H. DENIS, *Histoire des systèmes économiques et socialistes*, t. II, Paris, Giard, 1907.
- O. FESTY, « Sismondi et la condition des ouvriers français de son temps », *Revue d'économie politique*, 1918, pp. 46-72 et 118-136.
- Ch. GIDE, Ch. RIST, *Histoire des doctrines économiques*, 7<sup>e</sup> éd., t. I, Paris, Sirey, 1947.
- H. GROSSMAN, *Sismondi et ses théories économiques (Une nouvelle interprétation de sa pensée)*, Varsovie, Presses de l'Université, 1924.
- HITIER, « Sismondi, ses doctrines économiques et sociales », *Revue d'économie politique*, 1899, pp. 531-582.
- Hyp. LAMPÉRIÈRE, *Les discussions sur les crises de surproduction dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle (Malthus, Sismondi, Say, Ricardo, Dunoyer, etc.)*. (Thèse. Droit. Paris. 1912.)
- R. LUXEMBURG, *The accumulation of capital*, trad. angl., London, Routledge and K. Paul, 1951.
- K. MARX, *Œuvres*, éd. Rubel, Paris, Gallimard, 1964. (Coll. Pléiade. « Economie I ».)
- K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, t. VI, trad. Molitor, Paris, Costes, 1925.
- J.A. SCHUMPETER, *History of economic analysis*, London, Allen and Unwin, 1954.
- P.B. VIGREUX, « Sismondi et le progrès technique du machinisme », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1933, pp. 255-267.